

# Documents sur Henry Spiess

Autor(en): **Godel, Vahé / Dorchain, Auguste / Rodenbach, Georges**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Études de Lettres : revue de la Faculté des lettres de l'Université de Lausanne**

Band (Jahr): **8 (1965)**

Heft 3

PDF erstellt am: **08.08.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-869834>

## **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

## **Haftungsausschluss**

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

## DOCUMENTS SUR HENRY SPIESS

choisis et présentés par Vahé Godel

Spiess conçut d'emblée la poésie comme une activité essentielle, engageant, impliquant l'être dans sa totalité. Il n'en poursuivit pas moins ses études, conformément aux exigences du clan, aux canons de la morale. Collégien puis étudiant en droit, il devint avocat en 1899. Térébrante ambiguïté... Six ans plus tard, triomphant de ses scrupules, il quittait le barreau pour se vouer sans partage à la création poétique — comme Verhaeren, Maeterlinck, Rodenbach, Auguste Dorchain, ex-juristes eux aussi. Il ne s'y résolut qu'après avoir longuement interrogé sa conscience. Il n'avait pas craint, en outre, de consulter quelques-uns de ses illustres aînés — dont, précisément, Dorchain et Rodenbach. Marqué profondément par son éducation protestante, enclin d'autre part à la délectation morose, en proie à des aspirations aussi violentes que contradictoires, Spiess débutant put trouver chez le premier nommé (1857-1930), naturaliste moralisant, de quoi raffermir une volonté chancelante ; alors que le mélancolique compatriote de Verhaeren l'engageait à se laisser envahir par les venins de la sainte Poésie... C'est ce que révèlent notamment les deux lettres ci-dessous. (A noter que la lettre de Rodenbach date de septembre 1898 et que le poète belge mourut le 25 décembre de la même année, âgé seulement de 43 ans.)

Cher Monsieur,

Je suis très touché des sentiments que vous m'exprimez. A travers votre lettre, je sens une âme pure et charmante, vraiment jeune. La sympathie et l'approbation de telles âmes est ce qui me va le plus au cœur ; et si je vous ai fait un peu de bien aux heures de mélancolie et d'inquiétude, je suis trop heureux. Les froissements que vous causent la grossièreté des mœurs, le manque de noblesse intérieure des jeunes gens qui vous entourent, vous n'en souffririez pas moins à Paris, peut-être. Qui sait même si, en entendant vos compagnons parler votre langue, vous ne souffririez pas davantage de les sentir non moins étrangers ? Il doit aussi y en avoir de pareils à vous, puissiez-vous les rencontrer, vous fortifier à leur force ! Et si vous

deviez rester seul, n'en résistez pas moins aux tentations mauvaises ; soyez de cette fière élite de jeunesse que je vois se former parmi ceux qui comme vous vont avoir vingt ans. Quelques-uns m'ont dit ce que vous me dites. La génération de malades, de décadents qui a précédé, ne parlait pas ainsi. Vous et vos frères en âge et en pensée, vous me donnez l'espoir que vous aiderez puissamment un jour à refaire une âme à la France. Ne vous abandonnez pas, ce serait nous trahir. Dans Francfort, songez à la sérieuse et studieuse jeunesse de Goethe.

(...) Courage, Monsieur, je vous serre cordialement la main.

Auguste Dorchain

(Extraits d'une lettre datée du 1<sup>er</sup> septembre 1895, à H. Spiess alors en séjour à Francfort sur le Main ; au verso, un poème manuscrit de Dorchain, intitulé : « Etre jeune ».)

Mon cher poète,

Si je ne vous ai point répondu, c'est parce que j'ai été en voyage puis souffrant, et non parce que votre lettre était « hasardeuse », comme vous dites. Vos sympathies m'ont beaucoup touché. J'ai compris votre voix, montant « d'un soir de brume et de trouble ». Et ceci même, n'est-ce pas le signe du poète, cet appel dans l'ombre — noir comme l'exil — vers quelqu'un de fraternel et d'aîné ? Vous évoquez Verlaine, cette nuit-là ; et vous aviez raison, ô le grand poète, le pieux bénitier où il y a toujours une eau rafraîchissante pour nos fronts. Et vous avez aussi pensé un peu à moi... J'en suis ému. C'est l'exquise récompense, cette ferveur des amis inconnus, dont parle Sully-Prudhomme, par qui nos poèmes nous reviennent bénis. Croyez donc à toute ma sympathie pour vous et vos jeunes efforts. Envoyez-moi, comme vous m'en dites le désir, vos premiers vers, et je les lirai avec curiosité et affection. Car une noble âme s'entr'aperçoit dans ce que vous m'avez écrit. Croyez à mes meilleurs sentiments en notre Mère la Poésie.

Georges Rodenbach

(Lettre à H. S., septembre 1898. Spiess s'empresse d'envoyer quelques poèmes à son aimable correspondant, lequel lui répondit le même mois en termes chaleureux, concluant : « Il faut en faire un volume, bientôt. »)

En marge de son œuvre « sérieuse » (« parallèlement »...), Spiess ne cessa de composer des poèmes « mineurs » : couplets satiriques (prolongeant la tradition frondeuse du Caveau genevois), sonnets burlesques, graveleux, voire obscènes (qui ne sont pas sans rappeler parfois les folâtries de Ronsard et des poètes baroques), chansons, surtout, ballades, complaintes, romances, d'une fraîcheur, d'une saveur, d'une simplicité proches souvent de l'art populaire (cf. en particulier *Rimes d'audience* et *Chansons captives*). Spiess s'est rarement exprimé sur la poésie, sur le langage poétique. Cette lettre de Jehan Rictus (1867-1933) révèle des préoccupations précises, antérieures à celles que Spiess a formulées en alexandrins dans *Printemps 1907* (in *Attendre*), poème qui contient un véritable art poétique. (On peut remarquer que l'octosyllabe, dont le poète genevois use si volontiers et avec quelle aisance, est aussi le mètre préféré de l'auteur du *Cœur populaire*...)

Oui, Monsieur, je reçois parfois des lettres d'inconnus et même j'y réponds toujours quand elles me paraissent de bonne foi, ce qui est le cas de la vôtre. Ce que vous me demandez est impossible ou presque à expliquer. Vous me dites : « Comment avez-vous pu vous assimiler la Langue Populaire ? » Je vous réponds : J'ai beaucoup et longtemps vécu dans les milieux où on parle cette langue et au lieu de la mépriser j'ai écouté et observé les gestes qui l'accompagnaient. J'ai trouvé, un jour, de l'éloquence, de la saveur et de la franchise au « parler » faubourien : ses métaphores m'ont paru puissantes et dignes d'être haussées à la rythmique (sic) poétique. Voilà tout. Pour plus amples renseignements, je vous renvoie au livre de Léon Bloy *Les Dernières Colonnes de l'Eglise* qui vient de paraître au Mercure de France. Ce livre contient en effet une lettre de moi à l'auteur où sont esquissés des aperçus sur la technique de mes essais...

Jehan Rictus

(Extrait d'une lettre à H. S., datée du 31 octobre 1903.)

Les *Cahiers vaudois* furent l'occasion et le lieu de rencontre de deux générations : celle de Ramuz (à laquelle appartient Spiess) et celle de Roud (qui est aussi celle de Pierre-Louis Matthey)... Si la distance est grande entre l'auteur d'*Aline* et celui du *Petit traité de la marche en plaine*, sans doute est-elle bien plus grande encore entre Spiess et Matthey (ne fût-ce que pour l'écriture!)

De complexion délicate, sujet aux insomnies, aux migraines, aux dépressions, Spiess dut périodiquement séjourner en clinique. Celle à laquelle fait allusion Matthey était dirigée par le Dr M. Adert, qui devint l'un des grands amis et confidents du poète. (Le poème qui suit évoque, sous le couvert de l'ironie autant que de l'humour, une existence qui fut à maintes reprises dangereusement menacée.)

... J'avais seize ans <sup>1</sup> quand je l'ai rencontré chez les Bosshard à Morges : il faisait alors une « cure de repos » dans une petite clinique blanche comme la foudre un peu à l'écart de la ville ; je l'aimais bien car il semblait toujours sortir d'une guérite sans oiseaux et sans rayons... mais mes poèmes l'épouvantaient !...

Pierre-Louis Matthey

(Extrait d'une lettre à V. Godel, datée du 18 mars 1960.)

Le poème ci-dessous est tiré d'un des gros cahiers manuscrits, plaisamment intitulés : *L'Autel Borgne*, sorte de journal intime, composé en majeure partie de textes en vers, que Spiess tint assez irrégulièrement jusque vers la fin de sa vie.

*Alternatives*

Quand je suis « euphorique », hélas, ça ne va guère...  
 Quand « déprimé » je suis, vraiment, ça ne va pas :  
 Vivement la Clinique, entre deux Infirmières,  
 Dont j'escompte d'un œil lubrique les appas.

Quand je suis « agité », je fais grand peur à Charles <sup>2</sup>  
 Qui redoute la « Cape » <sup>3</sup> et m'évite où je vais...  
 Quand « dégonflé », je ne sais plus comment l'on parle :  
 Vivement le landau pour Morge ou pour Vevey !

Lorsque, « mélancolique » et pleurant sans faconde,  
 Morin me fait boucler chez le petit Adert...

<sup>1</sup> 1909.

<sup>2</sup> Dr Charles Morin.

<sup>3</sup> Spiess, à l'époque où il composa ce poème, se plaisait à s'envelopper, pour sortir, dans une vaste cape « espagnole » (?) qui lui conférait un aspect quelque peu excentrique.

Quand trop exubérant, j'embête tout le monde...  
Vivement le taxi pour Morge ou pour Bel-Air !

Ohé ! Vous, les Assis, dont le cœur-métronome,  
De décembre à janvier palpite à coups égaux,  
Prêtez un peu l'oreille aux plaintes d'un pauvre homme  
Et, pour un soir, soyez bons pour les Anormaux !

Henry Spiess

(Genève, 28 novembre 1935.)

A Paris, Spiess participa, ou tout au moins assista aux discussions qui précédèrent et préparèrent la fondation des *Cahiers vaudois*. Prestige de Vaud, pays du lac, pays d'*Aline*... Prestige de Ramuz (et puis, bien sûr, Gilliard, Budry, Auberjonois, les Morax...).

... Le pays vaudois nous est apparu comme le centre organique de la Suisse française. Et c'est le seul endroit de chez nous où il y ait encore des dieux authentiques. A Genève, il y a des cerveaux, des bibliothèques, des logiques et des mécaniques. Et ailleurs je ne sais trop. En revanche Vaud est un organisme complet, vivant, latin, nécessaire, lumineux...

Henry Spiess

(Extrait d'une lettre à René Morax, datant vraisemblablement du début de 1913.)

Estime et amitié lièrent solidement Spiess et l'enthousiaste fondateur de *Vers et Prose*, dès leurs premières rencontres, à la Closerie des Lilas, vers 1907...

... Votre tout dernier livre, le *Visage ambigu*, vous classe désormais parmi les plus grands poètes nés du symbolisme. Incontestablement dans votre patrie vous êtes le plus grand, depuis que votre patrie a des poètes. (...) Jamais vous n'avez atteint cette profondeur de pensée, cette concision de la forme. (...) Vigny est votre frère...

Paul Fort

(Extraits d'une lettre à H. S., datée du 22 juillet 1915.)

Guy-Charles Cros : autre grand et fidèle ami parisien. La lettre dont voici un fragment a été écrite dans un camp de déportation, en Allemagne, vers la fin d'une longue période de captivité. Le livre dont parle Cros est *l'Amour offensé* (Cahiers vaudois, 1917).

... Parlons de votre livre. Je l'ai lu et relu et je viens de le revoir une troisième fois. C'est un solo de violoncelle, d'un ton bien à vous, d'une monotonie voulue, chantante et berçante, avec très peu de modulations. Vous, poète sincère par excellence, vous avez fait là le tour de force de vous surpasser encore en sincérité. A cet égard, votre livre tient plus du roman d'analyse que de la poésie lyrique ; ou plutôt justement, c'est une fusion des deux genres que vous avez tentée. A mon sens, la libre fantaisie y perd trop, si l'unité du sujet y gagne. Et une telle unité vous est moins nécessaire qu'à quiconque, tant votre moindre strophe tient de vous et vous ressemble, à vous tout seul...

Guy-Charles Cros

(Extrait d'une lettre à H. S., datée du 25 janvier 1918.)

De retour au pays en 1914, les deux amis ne se sont plus guère revus depuis. Une lettre de temps en temps... et c'est tout.

Ramuz se prononce rarement sur les poèmes que lui envoie son ancien compagnon de la rue Froidevaux, et quand il le fait, c'est avec réticence, en termes lapidaires, en invoquant son incompetence, en avouant son embarras. (Et « le métier de vivre » est en lui-même si contraignant...)

Cher ami,

Il faudra bien que vous m'excusiez quand vous saurez que ma vie se fait chaque jour plus encombrée et plus errante. Des besognes de toute espèce, un voyage à Zurich, des tas de lettres en retard : je n'ai guère eu jusqu'ici le temps de vous lire, comme j'aurais aimé à le faire, c'est à dire tranquillement. Pourtant, cher ami, il ne faut pas que j'attende encore de vous remercier de votre envoi et de votre bon souvenir. Je retrouve dans votre livre<sup>1</sup> des choses d'autrefois

---

<sup>1</sup> Il pourrait s'agir des *Pensées du Pascal sur Marie-Louise et quelques autres sujets* (éd. Kundig, Genève, 1919 ; tirage limité, hors commerce), évocation pittoresque de bars et de courtisanes de Montparnasse.

et il y en a qui sont d'aujourd'hui : tout cela me fait signe depuis où vous êtes, c'est à dire très loin, c'est à dire, je pense, à Genève — et on ne pense même plus depuis longtemps que le voyage de Genève soit possible. Si j'y vais cependant — car tout peut arriver — je ne manquerai pas d'aller vous dire bonjour. (...) Je ne sais plus grand-chose de mes amis : nous sommes à un « tournant », (...) il faudrait pouvoir « rencontrer » ; en tout cas, je vous envie de continuer, malgré tout, à travailler et à produire : première et essentielle leçon que je tire de ce volume — dont je vous remercie encore...

C.-F. Ramuz

(Extraits d'une lettre à H. S., datée du 30 novembre 1919.)

Gonzague de Reynold et Spiess firent connaissance en 1904, à Genève, lors de la fondation de *la Voile latine*.

Autre antithèse remarquable... Spiess : frêle, ambigu, incertain... de surcroît « parpaillot » ! Reynold : péremptoire, convaincu, d'une pièce, intrépide croisé, sans « problèmes »...

... Vous en êtes, me semble-t-il, arrivé à une bifurcation : ou vous vous relèverez pour vous asseoir dans une foi positive, ou vous tomberez plus bas que jamais...

G. de Reynold

(Extrait d'une lettre à H. S., datée du 19 novembre 1919.)

... Vous portez en vous la source de tous les maux dont vous souffrez physiquement et moralement, parce que vous avez été empoisonné par une double dose d'individualisme : l'individualisme protestant et l'individualisme littéraire...

G. de Reynold

(Idem, 5 février 1921.)

*Lucidité* d'Henry Spiess... : Il a su se définir intimement, « se voir », mieux que ses plus proches n'ont pu le faire. Bien que de nature différente, ces deux témoignages sont, à cet égard, hautement révélateurs :



... Le plus redoutable de mes « complexes » est, incontestablement, d'ordre maternel et religieux. Il faudrait être vraiment aveugle pour ne point s'en rendre compte. Voici plus de 40 ans que je souffre. (...) Une vie « tranquille » disiez-vous ? Mais non : il me faut la vie véhémement et colorée. Trop longtemps je me suis obligé à vivre en pantoufles, au ralenti...

Henry Spiess

(Extraits d'une lettre à Pierre-Paul Plan, datée du 9 juin 1931.)

... N'avoir jamais été puni, somme toute, au cours de sept années de Collège I (...) N'avoir jamais commis la plus petite infraction à la discipline !... Quel dangereux et meurtrier « refoulement », d'heure en heure, de 88 à 95, et quelle explication de tout cela qui devait être, devenir et constituer mon « Moi » par la suite !... Au surplus, chers camarades, je n'ai jamais même songé à tirer aucune sorte de vanité de cette carence de « prunes », de cette absence de pensums, non plus que d'une exacte discipline, (...) discipline, sagesse en classe, qui étaient surtout le fait, me semble-t-il, d'une extrême timidité... Timidité de scrupuleux, d'anxieux congénital, timidité qui m'a toujours tenu fidèle compagnie, qui m'habite encore à l'heure où je vous parle et qui, sans doute, accompagnera toujours mes faits et gestes d'ici-bas...

Henry Spiess

(Extraits d'un texte lu par l'auteur au repas de la Volée 1895, à l'Hôtel Beau-Séjour, le 22 mai 1935.)

---

Les documents présentés ici sont inédits, à l'exception du fragment de la lettre de Spiess à René Morax et du fragment de la lettre de Reynold datée du 5 février 1921, lesquels figurent dans *Henry Spiess, poète survivant*, par Vahé Godel, éd. Georg, Genève, 1963 (pp. 108 et 123). En outre, quelques lignes tirées de la lettre de Paul Fort (22 juillet 1915) et de celle à Pierre-Paul Plan (9 juin 1931) sont citées dans l'ouvrage précité (pp. 7 et 20). A part la lettre de P.-L. Matthey et le texte du laïus de Spiess (22 mai 1935), lequel appartient aux Archives du Collège de Genève, tous les documents utilisés font partie du legs Henry Spiess, propriété de la Bibliothèque publique et universitaire de Genève.